

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction.
Rue de Lorraine, 13.
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

PARAISANT LE MARDI

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 1 exemplaire sont
annoncés dans le journal.

INSERTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 50.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris; à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire, éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.
à l'AGENCE-DALCOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 16 de chaque mois et se paient d'avance
Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 Id.
Trois Mois 3 Id.

Pour l'ÉTRANGER les frais de poste en sus

Monaco, le 3 Octobre 1871.

ACTES OFFICIELS.

Le Prince a conféré la croix de Chevalier de l'Ordre de St-Charles à M. le Docteur Coulon, Médecin de l'Hôtel-Dieu de Monaco.

Le R. P. Gastaldi, second vicaire de la Cathédrale de Monaco, a été nommé premier Vicaire, en remplacement de M. l'Abbé Jean-Baptiste Ramin, démissionnaire, et le R. P. Guigo a été nommé second Vicaire, en remplacement du R. P. Gastaldi.

En présence des tentatives révolutionnaires faites de toutes parts par les sociétés secrètes et notamment par l'Internationale, chacun considère le présent avec tristesse et l'avenir avec effroi. On est, en effet, en droit de se demander ce que deviendra le monde si les gouvernements ne prennent pas des mesures énergiques contre la propagation des théories subversives qui forment, à cette heure, une sorte de cathéchisme populaire.

Cette tourbe d'hommes déclassés, qui sous prétexte de réorganiser la société, pratiquent sur une vaste échelle le meurtre, le vol et l'incendie, est la plus dangereuse de toutes, car elle s'abrite sous le voile de la politique. Grâce à ce masque trompeur, les sympathies de gens honnêtes ont pu parfois lui être acquises.

Secrateurs d'une morale dissolvante au fond, ces hommes cachent sous des théories attrayantes en apparence un venin mortel. Ils ont l'air de demander la liberté, l'égalité, mais il ne cherchent en définitive que le pillage. Ils ont pris le goût du vice, et pour le satisfaire, il leur faut de l'or.

Comme le disait récemment un illustre écrivain, nullement suspect en pareille matière, le peuple est dans le courant funeste. L'artisan aurait tort de se comparer au fellah. Il est très libre, quoi qu'il en dise, et ses salaires ont augmenté; mais il est tombé dans la bohème et il n'est presque plus un citoyen.

En parlant ainsi, Georges Saind a raison; oui, l'ouvrier est devenu prétentieux sans cesser d'être barbare. Il ne se contente pas d'être l'égal du bourgeois, il veut lui faire sentir qu'il lui est supérieur. Et ce qu'il y a de plus terrible, c'est qu'il est convaincu qu'il n'a qu'à le vouloir pour l'être.

Voilà la vérité toute nue; voilà la cause de ce qui se déroule chaque jour sous nos yeux.

Mais à qui la faute? à ceux qui ont prêché la révolte au peuple; à ceux qui l'ont initié à tous les vices, en infiltrant, goutte à goutte, dans son âme des théories subversives; à ceux enfin qui lui ont dit: tu es la force, et la force est tout!

Non, la force n'est pas tout; il faut lui démontrer, à ce peuple égaré, que c'est là un leurre; il faut lui prouver que pour que la force fonde quelque chose de stable, elle doit s'étayer sur le droit et sur la morale.

L'ouvrier, en général, a perdu toute notion de ce qui est juste et bon; jadis il se plaignait d'être rivé au travail; aujourd'hui il est libre, mais il en profite pour se traîner dans la boue, et pour rêver des rêves irréalisables. Là est le mal.

Eh bien, il faut le sauver malgré lui; il faut l'arracher à cet abrutissement moral qui l'envahit, et qui menace de rejaillir sur la société tout entière. Il n'y a pas de temps à perdre. Qu'on étouffe, dans leur germe, ces sociétés secrètes qui nourrissent le serpent vénimeux dans leur sein, et le monde sera préservé d'un cataclysme inouï dans les fastes de l'histoire.

Que les peines les plus sévères soient édictées partout contre les membres de ces associations qui prétendent sauver la société, la conduisent à sa perte. Qu'on éloigne également des grands centres tous ces travailleurs que la terre sollicite en vain; on leur évitera ainsi l'occasion de prendre des habitudes d'insanité physique et surtout morale, et on les aura remis dans la voie pour laquelle Dieu les a créés.

NOUVELLES LOCALES.

L'acte officiel que nous publions plus haut, d'après lequel la croix de chevalier de l'ordre de St-Charles est conférée à M. le Docteur Coulon, sera lu avec le plus vif plaisir dans notre ville. Tous nos concitoyens seront heureux, nous en sommes convaincu, de voir cette haute marque de distinction accordée par notre Souverain à un médecin dont le zèle et le dévouement ont été et sont toujours au-dessus de tout éloge.

Nous avons annoncé, dans notre dernier numéro, que les RR. PP. Jésuites offraient aux jeunes gens de la Principauté l'externat gratuit au collège de Monaco. C'est là un fait important qu'on ne saurait laisser passer inaperçu.

Grâce à cette décision, notre pays va se trouver le mieux partagé au point de vue de l'instruction. En effet, dans aucun empire ou république, que nous sachions, on ne trouve d'établissement gratuit pour les hautes études. Cet avantage ne se présente ailleurs que pour ce qui a trait à l'instruction primaire.

Monaco, si hautement favorisé sous tous les rapports, va donc voir ce nouveau et important bienfait s'ajouter à tous ceux dont il jouit.

Y a-t-il au monde un seul pays dont les citoyens ne soient soumis ni à l'impôt du sang ni à celui de l'argent? Assurément non. Eh! bien, cela existe ici. En y ajoutant la gratuité complète pour l'instruction à tous les degrés, on peut dire que le Prince Charles III a réalisé le rêve que font tous ceux qui ont à cœur le bonheur et le progrès de l'humanité.

La rentrée des classes de nos deux écoles de garçons et de filles, aura lieu demain mercredi.

Le nombre des étrangers arrivés à Monaco pendant le mois de septembre est de 8,637.

Un terrible accident s'est produit mercredi dernier, à 11 h. 30 du soir sur la ligne ferrée de Nice; le train mixte 496, partant de Menton à 10 h. 40 m., a déraillé à environ 300 mètres avant la gare d'Eze.

Les pluies torrentielles des jours précédents, et les ondées qui se succédaient depuis plusieurs heures, au moment où l'événement a eu lieu, avaient détaché de la montagne et entraîné sur la voie un bloc de roche cubant plusieurs mètres. C'est contre cet obstacle que le train, lancé à toute vitesse, car à cette heure il n'a pas d'arrêt à la gare d'Eze, est venu se heurter et se briser en partie.

L'endroit de l'accident présente une courbe légère; d'un côté, se dresse la montagne, de l'autre se trouve un talus peu élevé derrière lequel s'étend la grève en contrebas de plusieurs mètres. Fort heureusement que le roc descendu de la montagne s'est arrêté du côté du talus, et a, dans le choc, renvoyé la locomotive contre la montagne. Si le bloc de roche se fut au contraire trouvé du côté opposé, la locomotive était lancée sur le talus qu'elle franchissait facilement, et le train tout entier roulait dans la mer.

Dieu seul sait quel désastre on aurait eu à enregistrer dans ce cas!

Deux personnes ont été tuées dans cet affreux

accident: l'une sur le coup: c'est M^{lle} Antoinette Gena, fille d'un ancien carabinier monégasque; l'autre victime est M. Roland, marchand de tabac au quartier de St-Etienne à Nice, qui a succombé au bout de quelques instants seulement. Huit autres voyageurs, et avec eux le conducteur du train, ont été blessés, mais sans gravité.

Le mécanicien et le chauffeur qui n'avaient eu que le temps de renverser la vapeur et de serrer les freins, en ont été quittes pour la peur; ils ont pu sauter assez heureusement pour ne pas être compris parmi les victimes.

Les secours organisés par la gare de Nice n'ont pas été, malgré l'intelligence et l'activité du chef de gare, aussi prompts et aussi efficaces qu'ils auraient pu l'être, car par un malheureux hasard, presque tous les hommes d'équipe de service à cette heure, s'étaient rendus au quartier des Baumettes pour concourir à l'extinction d'un violent incendie qui y avait éclaté.

A quatre heures du matin, un train de secours ramenait à Nice les voyageurs, les blessés et les corps des deux victimes de cette catastrophe qui semble due tout entière à la fatalité.

Sous l'action des pluies et du vent, notre température a légèrement baissé; nous voici en plein automne qui est la saison la meilleure de nos contrées. Tandis que partout ailleurs, à pareille époque, les bois jaunissent et le froid devient intense, ici au contraire la campagne est plus verte que jamais.

Les pluies donnent des tons éclatants aux arbres de nos vergers et de nos montagnes qui ont le privilège de ne jamais se dépouiller de leurs feuilles. Aussi pour l'homme du nord arrivant parmi nous maintenant, notre campagne offre-t-elle un de ces spectacles qui frappent à la fois d'étonnement et d'admiration.

N'est-il pas, en effet, curieux de voir la flore d'un pays annoncer l'approche de l'hiver par une exubérance de végétation, et par un redoublement d'éclat dans ses couleurs? Ce phénomène ne peut se voir en Europe que dans nos contrées.

Un ouragan de sud-ouest s'est abattu sur Monaco dans la soirée de dimanche, et y a occasionné des dégâts relativement importants en quelques endroits. Dans la campagne beaucoup d'arbres ont eu des branches emportées; quelques poivriers de la promenade St-Martin et du Casino ont été assez maltraités. Il y en a même qui ont été brisés.

Nous allons pouvoir contempler très-prochainement une magnifique comète; c'est celle découverte par Larrey en 1851.

Cette comète qui est périodique, a paru, en 1864. Sa distance de la terre équivalait au tiers de celle qui nous sépare du soleil. Il paraît que cette fois-ci elle passera encore plus près de nous.

L'Administration des Postes françaises nous prie d'insérer l'avis suivant:

Le public est informé que les timbres-postes de 10 et 20 centimes qu'il a entre les mains pourront, s'il le désire, être échangés au guichets des bureaux pour la valeur qu'ils représentent contre des timbres de toute autre catégorie, selon ses convenances, mais que dans aucun cas, il ne saurait être admis à réclamer le remboursement en numéraire du prix des timbres dont il serait détenteur.

CAUSERIE.

Dans le dernier numéro je vous ai entretenu, ami lecteur, de cette tribu de champignons innocents qui a nom Gasteromycettes et dont quelques produits font le bonheur des gourmets.

Aujourd'hui je vais, si vous le voulez bien, et je vous engage fort à cet acte de complaisance, je vais vous parler de la tribu perfide, celle des hyménomycettes, qui sous des formes belles et engageantes cachent parfois un poison très violent.

N'allez pourtant point vous effrayer à ce début un peu alarmant. Ne voulant être qu'utile je me renfermerai strictement dans le cadre de mon sujet et je laisserai de côté tout ce qui, dans cette question, sera du domaine instructif sans doute mais aride de la science. Il s'agit du corps non de l'esprit, et, voulant laisser à celui-ci toute sa lucidité, comme je veux préserver celui-là de toute surprise, je n'aurai garde de le fatiguer par des digressions scientifiques hors de propos. Qu'importe en effet de savoir, lorsque à table on a devant soi des champignons bien appétissants, à quelle famille, à quelle tribu de végétaux ils appartiennent? quels sont leurs moyens de nutrition, de reproduction, de développement? Ce qu'il importe de savoir c'est si on peut les manger impunément; si on peut se livrer à ce péché mignon de gourmandise sans avoir la digestion troublée par de cruelles appréhensions; c'est encore et surtout en cas d'accident, de connaître les moyens les plus efficaces les plus prompts pour combattre et neutraliser les effets funestes d'un empoisonnement subit, imprévu.

C'est ce thème que je vais développer.

Ainsi que les Gasteromycettes (tuber-lycoperdon) les hyménomycettes (agarics bolets etc. etc.) sont un excellent manger et, comme ces champignons sont beaucoup plus répandus et plus à la portée de toutes les bourses que les premiers? il est de la plus haute importance de bien les connaître afin de distinguer ceux qui sont vénéneux de ceux qui ne le sont pas.

Les hyménomycettes sont des champignons charnus, subéreux ou ligneux, très-variés de forme, quelquefois en coupe mais plus souvent en parasol, et composés alors d'un pied (stipe) renflé ou non à sa base et d'un chapeau (pileus) dont le dessus est toujours lisse et dont le dessous offre tantôt une surface unie par la juxtaposition de tubes ouverts à l'extérieur, (bolets) et tantôt une surface garnie de petites lames minces en forme de feuillet allant du centre à la circonférence (agarics).

Dans l'intérêt et pour la sécurité des amateurs de champignons je vais diviser cette tribu en deux espèces: la vénéneuse et la bénigne.

La vénéneuse est reconnaissable à ce signe particulier que tout champignon de cette espèce apporte en naissant une membrane (velum) qui recouvre en entier la partie inférieure du chapeau et qui, au fur et à mesure du développement du champignon, se détache de la circonférence et reste adhérent au haut du stipe en forme plus ou moins régulière d'anneau, de collerette ou de collier.

Ce collier est le signe infallible des vénéneuses; c'est le stigmate de flétrissure qui les met à l'index. A ce premier indice viennent s'en joindre d'autres qui ont aussi une importance capitale. Ces champignons sont sans odeur, ils ont une couleur verdâtre, une saveur poivrée, âcre, souffrée et ils renferment une liqueur blanche dans les feuilles des agarics. Ils croissent dans les lieux humides, couverts, sur les corps en décomposition.

Ce sont l'agaric necator, l'agaric bulbeux, l'amanita venenosa, l'amanita muscaria ou fausse orange; on les reconnaît à leur vigueur extraordinaire, à leur renflement démesuré, à leur couleur rouge écarlate, à la surface supérieure du chapeau mouchetée de verrues blanches ou pointillée de taches informes donnant sur le vert sombre.

(La fin au prochain numéro.)

CHRONIQUE DU LITTORAL.

Nice. — M. Amat, disent les *Echos* de cette ville, vient de traiter avec M. Husson, directeur du Grand-Théâtre de Marseille, pour l'exploitation, pendant l'hiver, du théâtre Casino-Cercle-International. M. Husson dirigera simultanément la grande scène marseillaise et celle de notre magnifique Casino.

C'est là une bonne nouvelle qui ne peut que faire bien augurer de notre prochaine saison.

Cannes. — Jeudi dernier est mort à l'île Sainte-Marguerite Ali-Ben-Ahmed, originaire de la province d'Oran.

Ali-Ben-Ahmed était âgé de 45 ans, et appartenait, dit-on, à une famille assez considérable d'Afrique.

Suivant la coutume du pays, ses coreligionnaires, après avoir fait subir à son corps les ablutions prescrites par le Coran, l'ont revêtu de ses plus beaux habits avec lesquels il a été enterré.

Lorsque le corps du défunt fut déposé sur le bord de la fosse destinée à le recevoir, un marabout s'avança jusqu'à lui et récita les prières d'usage, entouré de tous les arabes internés dans l'île.

Un usage curieux, c'est qu'après les funérailles, tous les amis du défunt sont conviés à manger, en son honneur, du mouton et du couscous, dont une distribution leur est faite par le plus proche parent.

Marseille. — On a appris la mort du général Tiburce Sébastiani, décédé à Ajaccio à l'âge de 83 ans.

Le général Sébastiani avait commandé pendant plusieurs années, sous le gouvernement de Juillet, la 9^{me} division militaire. Il avait laissé parmi nous les meilleurs souvenirs et s'était montré ami sincère de notre cité. Appelé au commandement de la 1^{re} division de la Seine, il dut se rendre à Paris où il conserva ce commandement jusqu'à la nuit du 23 février 1848.

Depuis ce moment, le général Tiburce Sébastiani s'était retiré à Ajaccio, où il vécut dans une profonde retraite. Frère du maréchal Sébastiani, sa vie fut tout entière consacrée au service de son pays.

FAITS DIVERS.

Les actes abominables dont les hommes de la Commune se sont rendus coupables, ont eu — qui le croirait! — de l'écho jusqu'en Laponie. Deux cents notables de ce pays polaire sont en route pour Paris dont ils tiennent à contempler les ruines.

Le fait est que depuis Néron, l'histoire n'avait plus enregistré un fait aussi odieux.

Les journaux de Batavia contiennent les détails d'une terrible calamité qui a visité la petite île de Tagolanda, dans l'Archipel Malais, à 50 milles au nord ouest des îles Célèbes.

Le volcan de Ruwang, inactif depuis longtemps, s'est rouvert à la suite d'un tremblement de terre qui avait enlevé les toitures des maisons et renversé en partie les murailles.

L'éruption a été d'une violence extrême. Plusieurs cratères se sont ouverts à la fois.

Ce phénomène a été accompagné d'une profonde perturbation de la mer. Une vague haute de 30 mètres s'est avancée avec la rapidité de l'éclair, balayant sur son passage hommes, maisons, bestiaux, sur toute la surface de l'île.

En certains endroits, la lave accumulée a formé des collines hautes de plusieurs centaines de pieds.

Pendant l'éruption, une île a surgi du fond de la mer. Quatre cent seize individus, tous Malais, ont été tués. Il n'est pas resté un seul être vivant sur l'île de Tagolanda.

Les efforts faits par des savants de toutes les nations pour atteindre au pôle nord et y trouver un passage praticable, ne sont pas près de s'arrêter; les américains se signalent surtout par leur persévérance à résoudre ce problème.

Le département de la marine américaine vient de recevoir des nouvelles satisfaisantes de l'expédition du capitaine Hall au pôle Arctique. Le *Polaris*, portant le capitaine Hall et ses compagnons, était arrivé le 1^{er} août à Holsteinberg, au Groënland. Les voyageurs ont été agréablement surpris en rencontrant à cette station l'expédition suédoise, composée d'un brick et d'un petit steamer, sous le commandement de M. F. W. van Otter, qui retournait en Suède, après avoir visité Disco et Uppernawick.

D'après les informations du capitaine van Otter, il paraît que la saison est plus favorable qu'elle ne l'a été depuis nombre d'années pour la navigation arctique; il n'existe pas de glace stationnaire, mais seulement de rares banquises entre Holsteinberg et Disco d'une part, de même qu'entre Disco et Uppernawick de l'autre. Le capitaine Hall cependant éprouvait quelques désappointements.

Ses approvisionnements n'étaient pas arrivés, et il était obligé d'attendre le transport *Congress*, qui devait les lui apporter. Il prévoyait même la nécessité de lever l'ancre pour se rendre à Good-Haven, où il trouverait du charbon. De plus, il avait espéré trouver à Holsteinberg les peaux de renne dont il avait besoin avant de s'engager dans les solitudes glaciales; mais cette région a été dépeuplée par les chasseurs depuis quelques années; les rennes ont disparu, et l'expédition devra aller jusqu'à Disco, peut-être jusqu'à Uppernawick, ou même jusqu'à Smith-Sound pour se procurer des fourrures et des chiens de traîneau.

Les officiers de l'expédition suédoise se sont empressés de mettre à la disposition du docteur Hall le matériel spécial dont ils pouvaient disposer, ainsi que des notions acquises dans le cours de leur récent voyage. La plus étroite sympathie s'est établie entre les membres des deux compagnies, et les chances de succès des explorateurs américains s'en sont accrues; ils sont plus que jamais pleins de confiance dans leur entreprise, et ils ont le ferme espoir de pousser dans la prochaine saison, leurs découvertes jusqu'au pôle Nord.

Nous extrayons du *Ménestrel* les lignes suivantes consacrées par M. Jouvin au musicien de talent que la France a perdu naguère.

Auber

SA VIE ET SES ŒUVRES.

Au moment où je me disposais à écrire la vie du vieux maître de l'école française — c'était dans l'été de 1864 — M. Auber, avec qui j'interrogeais ses vieux souvenirs de gloire, me répondait souvent: « Croyez-moi, attendez que je sois mort pour faire ce travail. » Puis il ajoutait avec son plus fin sourire: « Vous serez plus libre alors de dire de moi tout le mal que vous en pensez. » Ce grand et modeste artiste ne redoutait pas moins la louange que la critique. Son opinion sur ses ouvrages aurait pu tenir tout entière dans ce vers adressé par Boileau à Molière :

Il plaît à tout le monde et ne saurait se plaire.

Le besoin d'écrire était chez Auber le besoin de se satisfaire. Le goût du travail n'était pour lui que la recherche du beau. Me voici tenu aujourd'hui de suivre le conseil qu'il me donnait, plus d'une fois, dans ces char-

mantes causeries à deux où je le laissais parler tout seul, de dire de lui tout le mal que j'en pense. Hélas! il n'y aura rien de changé dans mon récit: il n'y aura qu'un grand artiste de moins!

L'imagination est aux autres facultés de notre intelligence ce que la jeunesse est à notre vie: un commencement. Je les compare à deux sœurs ayant même âge et même visage, et qui, entrées les premières au bal, le quitteraient aussi les premières. La jeunesse s'en va toujours sans regarder derrière soi; l'imagination, plus fantasque, a des distractions qui amusent et ralentissent sa marche; il lui est même arrivé plus d'une fois, à l'exemple de Cendrillon, d'oublier sa pantoufle au bal. Un Glück, un Voltaire ou un Goëthe, passant par là, ramassait le bijou dépareillé et le rapportait à la princesse: dans sa reconnaissance, celle-ci ne pouvait guère se dispenser d'épouser la glorieuse vieillesse de l'homme de génie.

M. Auber, à la première représentation d'un *Premier jour de bonheur*, n'aurait-il pas trouvé et ramassé la pantoufle perdue? Le bruit en courut dans ce temps-là. D'aucuns même le soupçonnèrent de la vouloir garder pour lui. Le talisman resté entre ses mains changeait le dénouement du conte. Ce n'était plus ce « prince Charmant » de la musique aimable qui courait après l'imagination, afin de chasser sa princesse, mais l'imagination, épouse docile et coquette, qui courtisait un jeune mari de quatre-vingt-six ans!

Dans une de ses plus jolies lettres, où il fait à son ami Lucilius l'éloge de la vieillesse, Sénèque lui raconte qu'il vient de visiter une de ses *villas* depuis longtemps abandonnée. « La maison tombe de vétusté: je l'ai bâtie! Les arbres n'ont plus de feuilles: je les ai plantés! » Et le philosophe s'écrie: « De quelque côté que je regarde de autour de moi, j'y vois ma vieillesse! »

La contre-partie de ce tableau désolé, n'est-ce pas la fécondité souriante de l'auteur de *la Muette*? Je me figure M. Auber faisant le voyage de Sénèque à travers cette foule de partitions charmantes, tombées de sa plume et que sa plume ne compte plus! Sur la couche d'immortalité où elles reposent, toutes ont l'âge de la *Belle au bois dormant*. L'ami de Lucilius ne pourrait pas leur dire ce qu'il dit de Félicion, son favori: *Dentes illi quum maxime cadunt!* car, sœurs aînées ou sœurs cadettes, pas une dent ne manque à leur sourire. « C'est *Emma*, dit M. Auber: j'ai chanté sa *ronde*! Voici la fiancée « du *Maçon*; elle dit qu'Elle s'en va... N'en croyez rien. « La fûtée a oublié sa main dans la main de Roger. Puis « Léocadie, Adèle, Fiorella, Henriette, Zerline, Lucrece, « etc., etc. » Enfermé dans ce cercle magique de têtes blondes ou bruns, l'aimable vieillard aurait eu le droit de s'écrier, en variant le mot de Sénèque: « De quel- « que côté que je regarde autour de moi, j'y vois ma jeunesse! »

Je viens de coudre un chapitre aux *Voyages imaginaires*, sur les marges d'un conte écrit par La Fontaine et chanté par Auber: la *Fiancée du roi de Garbe*. C'est en effet sur cette partition que j'avais fermé le livre du musicien, et c'est sur *Un premier jour de bonheur* qu'il le faut rouvrir. Il semble que le titre de la pièce de MM. d'Ennery et Cormon ait les grâces démodées d'une romance, avec accompagnement obligé de vignette, et qu'avec un piano, un ténorino, la bouche en cœur et des soupirs en voix de tête, on puisse pousser cette histoire jusqu'au troisième couplet. Détrompez-vous! Ce titre, fait pour enjoliver une page d'album, cache des perfidies et des ironies sans nombre; ses promesses s'ébauchent en sourires et s'achèvent en déceptions. Chaque événement heureux dans la vie de Gaston de Maillepré est doublé d'une infortune. Quand sa félicité touche au pinnacle, il est bien près de choir dans quelque catastrophe imprévue... qu'il lui faut toujours prévoir. Gaston est fait d'ailleurs à ces hauts et à ces bas de la fortune; il s'y soumet avec la philosophie railleuse d'un brave gentilhomme de sa nation et de son époque. Au moment où il retrouve, sur les bords du Gange, une délicieuse veuve anglaise dont il a entrevu et adoré les cheveux blonds passant en carrosse dans une rue de Londres, M. de Maillepré reçoit de France un brevet de colonel et la nou-

velle d'un riche héritage: trois bonheurs qui, lui tombant du ciel à la fois, ne sauraient manquer de faire crouler trois cheminées sur sa tête. Elles n'y manquent point. Gaston, prisonnier des Anglais à Madras, se brouille avec sa maîtresse, a une affaire d'honneur avec son meilleur ami et doit être fusillé, comme otage, le lendemain d'un bal où il a perdu tout son argent. Le dénouement raccommode tout, et, triomphant à la fin de sa destinée, Gaston épouse sa belle veuve, à laquelle il dit, en lui baisant galamment la main: « Voici mon premier jour de bonheur! »

Cet opéra, représenté le samedi 15 février 1868, obtint un brillant succès, qu'il dut à une chanson: les *Djins*. Cette mélodie vaporeuse, dont les deux ailes, doucement agitées, reposaient sur un *si bémol* et un *fa* tenus en pédale à la basse, a lassé la vogue et fatigué tous les pianos de France et de Navarre. Le public, qui, ce soir-là, fit la fortune des *Djins* remarqua à peine un morceau bien autrement délicieux que la chanson de la jeune prêtresse d'Indra: ce petit chef-d'œuvre méconnu est le nocturne à deux voix chanté, au troisième acte, par Marie Cabel et Marie Roze. Ce duettino a les grâces exquises du duo des dormeuses de la *Fiancée du roi de Garbe*. C'est de l'Auber jeune (il l'est toujours!), mais, ce qui est infiniment rare, de l'Auber touché à son insu par la mélancolie.

A l'exception des *Djins* et du nocturne, la musique d'*Un premier jour de bonheur* a l'allure vive et spirituelle des compositions du musicien destinées à l'Opéra-Comique. La note gaie y domine: pour mon goût, je préfère la note tendre. Dans la nouveauté de l'ouvrage, on applaudit beaucoup la romance de Capoul, au premier acte, dont le refrain est le titre de la pièce; un madrigal élégant et joli, mais un peu froid, chanté par Gaston et lady Hélène. Le second acte est le meilleur des trois. Il débute par une courte introduction symphonique pleine de couleur. Les couplets de M^{me} Cabel: *Un mari!* sont un papottage vocal; cela s'écoute d'une oreille et s'oublie de l'autre. Ce qu'on a tort de ne point écouter, c'est un *petit mélodrame*, pour orchestre, dans la couleur et le goût des maîtres du xviii^e siècle. Je cite les *Djins*, un peu trop gâtés par leur succès. La *strette* du finale en mouvement de valse a de l'éclat sans beaucoup de distinction. Le troisième acte serait pauvre, n'était le nocturne des deux femmes, le joyau de la partition.

Le *Premier jour de bonheur* avait pour interprètes Capoul, M^{me} Cabel et Marie Roze. Les rôles secondaires étaient confiés à Sainte-Foy, Prilleux et Melchisédec. Le soir de la première, dans les corridors, le long des escaliers, sur le péristyle du théâtre, on entendait se croiser sur tous les tons et hors des tons de la gamme :

Belle, as-tu peur? — Oui!
Peur de la nuit? — Non?
Veux-tu nous voir? — Oui?
Viens près de nous. — Non!
Viens, viens!

Et le public de venir et de remplir la salle de l'Opéra-Comique.

B. JOUVIN.

ALFRED GABRIÉ, Rédacteur-Gérant.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO.

Arrivées du 25 Septembre au 1^{er} Octobre 1871

ANTIBES. b. *la Pauline*, français, c. Musso, bois
GOLFE JUAN. b. *l'Eveline*, id. c. Cairasco, sable
ID. b. *Résurrection*, id. c. Ciais, id.
MENTON. b. *Joseph et Marie*, id. c. Palmaro, sur lest
GOLFE JUAN. b. *la Pauline*, id. c. Musso, sable

Départs du 25 Septembre au 1^{er} Octobre 1871

GOLFE JUAN. b. *l'Indus*, français, c. Davin, sur lest
VINTIMILLE. b. *la Marie*, id. c. Sicard, briques
MENTON. b. *St-Michel-Archange*, id. c. Putzi, sur lest
GOLFE JUAN. b. *la Pauline*, id. c. Musso, id.
ST-FLORENT. b. *Théodore*, id. c. Giuliani, id.
ID. b. *l'Eveline*, id. c. Cairasco, id.
STE-MAXIME. b. *St-Martin*, italien, c. Arrigo, fûts v.
ST-TROPEZ. b. *Trois frères*, français, c. Fœroni, id.
GOLFE JUAN. b. *Résurrection*, id. c. Ciais, sur lest

En vente à l'imprimerie du Journal :

MONACO ET SES PRINCES

par HENRI MÉTIVIER.

Deux volumes grand in-8° — Prix : 5 francs.
pour la France et l'étranger fr. 7 70 en un mandat poste

LES MONDAINES

SCÈNES PARISIENNES ET PROVINCIALES.

Un vol. in-12, par HYACINTHE GISCARD. — Prix : 2 fr.
A Nice et à Menton, chez tous les Libraires.

VILLA BELLA
(aux Moulins)

A LOUER PRÉSENTEMENT

S'adresser à M^e BELLANDO, Notaire, à Monaco

TAVERNE ALSACIENNE

tenue par JAMBOIS, à la Condamine.

Magnifique établissement, à proximité du Casino.
Déjeuners chauds et froids. — Bière de Vienne à 35 cent.
Consommations de 1^{er} choix. — Billards.

Hôtel-Restaurant de Strasbourg

TENU PAR **LOUIS BOULAS**

EX-CUISINIER de l'Hôtel de Paris

Cabinets de société et jardin. — Chambres meublées.

SALLE DE BILLARD.

Monte Carlo, près le Casino (Monaco).

UN DOCTEUR EN MÉDECINE, ex-interne
des hôpitaux de Paris, demande un poste avec appointe-
ments fixes. — Ecrire au bureau du *Journal de Monaco*.

A Nice, chez Visconti, rue du Cours,
œuvres complètes d'**Emile Négrin** de Nice
poésies, linguistique, lexicographie, littérature.

Hôtel et Restaurant de Lyon, rue du Milieu, 23. —
Table d'hôte et Pension. — Chambres meublées.

RESTAURANT BARRIERA, avenue Florestine, à
la Condamine. — Chambres meublées. — Pension.

Chemin de Fer de Paris-Lyon-Méditerranée. Saison d'Été.

DE MENTON A NICE

PRIX DES PLACES.			STATIONS	DÉPARTS									
1 ^{re} CL.	2 ^e CL.	3 ^e CL.		MATIN		SOIR							
Fr. cent.	Fr. cent.	Fr. cent.		H.	M.	H.	M.	H.	M.				
			MENTON	8	45	12	30	5	6	8	35	10	40
»	65	»	ROQUEBRUNE	8	55	12	40	5	22	8	45	—	—
»	90	»	MONTE CARLO	9	4	12	49	5	32	8	56	11	4
1	10	»	MONACO	9	23	12	56	5	44	9	3	11	10
1	80	1	EZE	9	34	1	9	5	57	9	16	—	—
2	»	1	BEAULIEU	9	42	1	17	6	5	9	24	—	—
2	25	1	VILLEFRANCHE	9	49	1	24	6	16	9	31	11	33
2	80	2	NICE	10	3	1	37	6	29	9	44	11	46

DE NICE A MENTON

			STATIONS	MATIN		SOIR							
				H.	M.	H.	M.	H.	M.				
				»	»	»	NICE,	8	15	12	15	4	—
»	55	»	VILLEFRANCHE	8	32	12	27	4	12	8	32	12	2
»	80	»	BEAULIEU	8	39	12	34	4	19	8	39	—	—
1	»	»	EZE	8	47	12	42	4	27	8	47	—	—
1	80	1	MONACO	9	10	1	—	4	41	9	2	12	26
2	»	1	MONTE CARLO	9	16	1	6	4	47	9	8	12	31
2	20	1	ROQUEBRUNE	9	21	1	15	4	56	—	—	—	—
2	80	2	MENTON	9	34	1	24	5	5	9	24	12	47

Grand Hôtel des Bains à Monaco

tenu par EUGENE REY.

Cet hôtel admirablement situé sur la plage et qui est déjà avantageusement connu pour le confort de ses appartements et de son service, vient encore de s'adjoindre, comme annexe, l'ancien hôtel du Louvre qui lui fait face, dont l'aménagement et l'ameublement ont été complètement renouvelés.

Grande terrasse restaurant sur la mer.

Salle à manger, café, salon de conversation, où se trouvent plusieurs journaux et publications littéraires.

La pension pendant l'été, avec déjeuner, dîner, logement et service compris, à des prix très modérés.

Eu vente à l'imprimerie du Journal :

UNE VISITE A MONACO

Prix : fr. 1 ; par la poste, fr. 1 20.

A VENDRE PARCELLES de TERRAIN de diverses contenances.

Quartier de la Collu, près la gare de Monaco.

S'adresser à M. FRANÇOIS BIVÈS pour tous renseignements

BAINS DE MER DE MONACO.

SAISON D'ÉTÉ 1871.

La rade de MONACO, protégée par ses promontoires, est une des plus paisibles de la Méditerranée. La chaleur y est toujours tempérée par les brises de mer. Le fond de la plage, ainsi qu'à TROUVILLE, est garni d'un sable fin d'une exquise souplesse au contact. CABINES élégantes et bien aérées.

BAINS d'EAU DOUCE et BAINS de MER CHAUDS.

GRAND HOTEL DES BAINS sur la plage. — Appartements parfaitement meublés — Pension modérée pour familles.

LE SEUL BAIN DE MER possédant un CASINO, qui offre à ses hôtes les mêmes distractions et agréments que les établissements des bords du Rhin, WIESBADEN, HOMBURG et BADEN-BADEN. — CABINET de LECTURE où se trouvent toutes les publications Françaises et Étrangères. — CONCERT l'après-midi et le soir. Orchestre d'élite.

Les JARDINS DE MONTE CARLO qui s'étendent en terrasses

du CASINO à la mer offrent, outre les points de vue les plus pittoresques, des promenades agréables au milieu des Palmiers, des Caroubiers, des Cactus, des Aloès, des Géraniums, des Lauriers-rose, des Tamarins et toute la flore d'Afrique.

GRAND HOTEL DE PARIS, à côté du CASINO. Cet Hôtel, l'un des plus somptueux et des plus confortables du littoral de la Méditerranée, a été considérablement agrandi cette année. BEAUX APPARTEMENTS. Magnifique SALLE A MANGER, SALON de RESTAURANT. GRAND CAFÉ avec BILLARDS. — CABINETS PARTICULIERS. — CUISINE FRANÇAISE.

La ville et la campagne de MONACO renferment des HOTELS, des MAISONS PARTICULIÈRES et des VILLAS; où les voyageurs trouvent des appartements à des prix modérés. — STATION TÉLÉGRAPHIQUE.